

CHAPITRE II

BATIMENTS DE GUERRE

AMIRAL CHARNER Croiseur cuirassé



Source photo : <http://www.navires-14-18.com>

Renseignements fournis sur le naufrage de l'AMIRAL CHARNER par le quartier-maître canonnier CARIOU Joseph-Marie inscrit à Lorient n° 9353, seul survivant de tout l'équipage.

L'AMIRAL CHARNER avait appareillé de l'île Ruad le 7 février 1916 vers 9 heures du soir. Ses instructions lui enjoignaient d'être le 9 à Port-Saïd.

Le mardi 8 février, vers 6h40 du matin, le quartier-maître canonnier réserviste CARIOU venait de se lever et se trouvait sur la passerelle AR. A tribord. Le temps était beau, presque calme, à peine un petit souffle de l'est – la terre était en vue. Les deux bordées se trouvaient sur le pont, on venait de changer la bordée de veille et celle qui quittait le service commençait à se préparer au lavage corporel. De ce fait, bon nombre d'hommes étaient demi-nus.

Le bâtiment devait marcher douze nœuds environ, il faisait des routes sinueuses.

Le Commandant montait sur la passerelle. A ce moment précis, une explosion se produisit à tribord, le bâtiment trembla mais le choc ne fut pas extrêmement violent car personne ne fut renversé. La gerbe d'eau fut peu élevée et le point où l'eau monta le plus haut parut à CARIOU être situé sur l'arrière de la passerelle AV.

Le bâtiment donna immédiatement de la bande et piqua du nez.

CARIOU qui se trouvait près d'un petit radeau préparé récemment coupa la saisine, puis se mit en devoir d'enlever ses chaussures.

Cela fait, il n'eut pas le temps de ressaisir le radeau, le bâtiment chavira brusquement et il fut entraîné par-dessous. Il le pense du moins car, ayant cherché à remonter à la surface, sa tête heurta à plusieurs reprises des obstacles. Il resta ainsi assez longtemps sous l'eau et but beaucoup ; enfin, il arriva en surface et se trouva près d'une planche qu'il saisit.

Un autre homme était accroché à cette épave qui tournait tout le temps. Apercevant le petit radeau non loin de lui, CARIOU se remit à la nage pour aller s'y réfugier. Une douzaine d'hommes y avait déjà pris place, mais les bons nageurs, dont il était du reste, se mirent en devoir de rassembler toutes les planches, toutes les épaves qui flottaient autour du radeau pour tâcher de le compléter et de lui donner plus de flottabilité.

L'AMIRAL CHARNER avait déjà disparu entraînant dans son remous la presque totalité de son équipage. Deux ou trois minutes avaient suffi pour consommer la catastrophe.

L'ennemi était resté invisible, du moins pour CARIOU. De tous les réfugiés du radeau, un seul, un quartier-maître mécanicien dit, au cours de la première journée, avoir aperçu un périscope, avant ou après l'explosion (?), CARIOU n'a pu le préciser.

Aucun des survivants n'avait vu la torpille et CARIOU affirme très nettement qu'il n'y eut aucune alerte avant l'explosion. Aucun commandement n'a été entendu. On a essayé d'amener une baleinière, mais le temps a manqué pour la mettre à la mer.

Une fois sur son radeau, CARIOU constata qu'il y en avait un autre à petite distance. Celui-là était de dimension plus grande et supportait approximativement une cinquantaine de personnes, dont un officier.

Ce radeau était fait d'une quinzaine de barriques réunies par un plancher.

Celui qui portait CARIOU était fait de caisses de farines vides ressoudées et remplacées dans leurs caisses. C'est sur celles-ci qu'était cloué le plancher. Les dimensions de ce flotteur n'atteignaient pas celles de deux couchettes ordinaires. Sa flottabilité était néanmoins très grande et il a très bien résisté.

CARIOU regarda du côté de terre et constata qu'il y avait dans le nord de hautes montagnes couvertes de neige tandis que dans l'est les terres étaient plutôt basses. On ne distinguait aucune habitation et la côte paraissait être éloignée d'une quinzaine de milles environ.

Vers 8 heures du matin, un quartier-maître de manœuvre vint chercher asile sur le petit radeau, fuyant le grand qui coulait, disait-il.

Ces deux radeaux s'éloignaient très rapidement l'un de l'autre. Il est possible, CARIOU ne l'affirme pas, que l'on se soit servi d'avirons pour faire avancer le grand radeau vers la terre ; il est possible aussi que, sous l'effet de la brise rafraîchissante, le petit radeau moins lesté dérivât plus que l'autre. Quoiqu'il en soit, l'éloignement fut assez rapide pour qu'à trois heures les naufragés du petit radeau eussent perdu de vue leurs malheureux camarades.

Ils restaient calmes encore, courageux, confiants, étroitement serrés les uns contre les autres. Ils chantaient la Marseillaise.

Dans la soirée, l'un d'eux mourut de congestion. Dans la nuit, un mouvement brusque de l'un des occupants fit chavirer le radeau. On le remit à flot, mais 4 ou 5 hommes manquaient à l'appel.

Et peu à peu, tous disparurent sous l'effet des privations et de la souffrance.

Le lendemain de la catastrophe, il y eut dans la matinée un fort orage qui éprouva beaucoup les naufragés. Ils recueillirent un peu d'eau de pluie avec leurs mouchoirs et l'exprimèrent ensuite avec leur bouche. Ce fut le dernier secours. Le temps se rétablit et il n'y eut pas d'autre averse. A part ces quelques gouttes d'eau, CARIOU n'a rien pris pendant les cinq jours d'attente qu'il a passés sur le radeau.

Le vendredi, CARIOU reconnut du côté de terre un chalutier faisant route au sud. Il avait planté un aviron dans le radeau et y avait attaché son pantalon, mais son signal ne fut pas perçu.

A ce moment là, il était seul ; le dernier de ses compagnons était mort dans la nuit. Il n'avait plus sur lui que son caleçon et son jersey, ayant donné à des camarades arrivés demi nus sur le radeau sa vareuse, son pantalon et sa ceinture de flanelle.

Au cours de cette quatrième journée, il y eut une forte brise du sud qui fatigua beaucoup CARIOU car il dut se cramponner au radeau pour ne pas être enlevé. Il semble qu'à partir de ce moment-là il ait un peu perdu la notion des choses. Il avait la fièvre. Dans la nuit du samedi au dimanche, après le coucher de la lune, il se sentit tout à fait mal et perdit connaissance. Il se réveilla au jour, la tête dans l'eau et aperçut le LABORIEUX et un chalutier.

Il se mit debout le long de son mât et fit des signaux qui, cette fois, furent aperçus.

Pendant la nuit du 8 au 9, l'AMIRAL CHARNER qui n'a pas envoyé dans la soirée son signal de position est attaqué par T.S.F. sans succès par le Commandant de la 3^{ème} Escadre.

Le 9 au matin, tous les petits navires susceptibles de patrouiller sont envoyés à sa recherche.

C'est seulement le 13 février à 7 heures du matin que le LABORIEUX, dans des parages déjà explorés découvre, à 25 milles N.75 O. de Beyrouth l'unique petit radeau qui a recueilli 14 marins de l'AMIRAL CHARNER. Treize ont succombé et le seul qui reste encore sur le radeau est le quartier-maître canonnier CARIOU.